

sommaire du n° 109, novembre 2016

■ Billet de la rédaction	3
■ Journées EPFCL 2016, « Actes et inhibition »	
<i>Préludes</i>	
Luis Izcovich, Présentation du thème	7
Marie-Noëlle Laville, La structure de l'acte	9
Lydie Grandet, « L'acte a lieu d'un dire... »	11
Christophe Charles, De l'inhibition à l'acte analytique : vers un nouvel amour ?	13
Irène Tu Ton, Le battement du désir, entre inhibition et acte	16
■ Clinique	
Giselle Sanchez, De la certitude du psychotique	19
Marie Selin, « Revider la voix de la substance qu'il pourrait y avoir dans le bruit qu'elle fait »	
Frayage de la voix chez un sujet autiste	23
■ Autre texte	
David Bernard, Lacan et la modernité	36

Directrice de la publication

**Agnès Metton**

Responsable de la rédaction

**Nicolas Bendrihen**

Comité éditorial

**Martine Capy**

**Lucile Cognard**

**Stéphanie Le Blan Subtil**

**Françoise Lespinasse**

**Fanny Matte**

**Marie Maurincomme**

**Kristèle Nonnet**

**Miyuki Oishi**

**Jean-Luc Vallet**

**Jérôme Vammalle**

Maquette

**Jérôme Laffay et Céline Delatouche**

Correction et mise en pages

**Isabelle Calas**

## Billet de la rédaction

« Au commencement était l'action. »

Goethe

« Au commencement était le verbe. »

Évangile selon saint Jean

« Actes et inhibition », ces deux termes juxtaposés que nous découvrons lors des Journées nationales de 2015, au moment de la présentation du thème des journées suivantes, provoquent un effet de surprise... Quel drôle de duo, si opposé, mais à la fois pas sans connexions. L'effet passé, ces termes, de par ce qu'ils nous renvoient de leur complexité ou de leur utilisation parfois banalisée, nous invitent à les revisiter de près.

Les revisiter car incontournables... Ils sont au cœur de la clinique et de nos préoccupations parfois vitales et cruciales concernant le sujet. À travers la cure ils sont également sur le vif du travail analytique, côté analysant et côté analyste. Mais quelle est l'essence de ces actes, comment opèrent-ils ? À quelle inhibition a-t-on affaire ? N'y a-t-il pas aussi l'Inhibition et des inhibitions dans la vie quotidienne ?

Et puis sur un plan plus large, sociétal, ils nous obligent à tenter de comprendre l'impensable, ce qui nous paralyse, pour nous permettre de tenir et de poursuivre plus avant notre désir.

Les préludes présentés ici par nos collègues nous offrent un avant-goût des prochaines journées nationales. Marie-Noëlle Laville nous propose une lecture de l'acte dont elle souligne l'importance de l'origine mais aussi de la coupure qu'il provoque pouvant tenir lieu de franchissement.

Lydie Grandet aborde l'acte du côté du passage à l'analyste en faisant le lien avec le terme d'« humilité », rappelant d'autre part combien l'acte, lors de ce passage, est castration.

Christophe Charles interroge les liens possibles entre inhibition et actes et, par-delà, la finalité de la cure comme éventuelle naissance d'un nouvel amour.

Puis Irène Tu Ton nous mène vers le chemin du désir qui serait dénominateur commun à l'acte et à l'inhibition.

Nous pourrions également relire l'argument de Luis Izcovich pour les journées, qui pose les questions cruciales autour des différentes modalités de l'acte comme des différentes variations de l'inhibition.

Petit changement de cap, et retrouvons les textes qui suivent de Giselle Sanchez et de Marie Selin qui nous amènent à nous réinterroger sur des points au sujet de la psychose et de l'autisme. Ils apportent un éclairage précieux tout d'abord sur la notion essentielle de certitude dans la psychose puis sur l'objet *a*, notamment l'objet voix en nous exposant sa place singulière dans les cas d'autisme.

Pour clore, l'article de David Bernard nous invite à revoir la position de Lacan face à la modernité pour ne pas perdre de vue que les questions de la castration et du « il n'y a pas de rapport sexuel » restent toujours actuelles et vivaces, malgré les temps qui changent...

Alors, au plaisir de nous retrouver très prochainement et bonne lecture à tous !

Esther Morere Diderot

# JOURNÉES EPFCL 2016

« Actes et inhibition »

---

*Préludes*

# ACTES ET INHIBITION



JOURNÉES NATIONALES  
ÉCOLE DE PSYCHANALYSE  
DES FORUMS  
DU CHAMP LACANIEN

**EPFCL - FRANCE**

118 rue d'Assas

75006 Paris

[www.champlacanianfrance.net](http://www.champlacanianfrance.net)

Formation continue n°11754119375

**26 ET 27  
NOVEMBRE 2016  
MAISON DE LA CHIMIE**

28 bis rue Saint Dominique

75007 Paris

Renseignements

01.56.24.22.56



Luis Izcovich

## Présentation du thème

Les analystes s'intéressent à l'acte analytique. Pas depuis toujours. Il a fallu que Lacan introduise une dimension inédite dans la psychanalyse en faisant de l'acte analytique le modèle de tout acte afin que la question devienne cruciale pour la psychanalyse et au-delà. Nos journées se situent dans cette perspective et renouvellent l'interrogation sur les différentes modalités de l'acte, sur sa fonction et ses obstacles à la lumière de notre actualité clinique. Nous avons décidé de joindre l'inhibition aux actes. Le pluriel indique que l'acte n'est pas unique et pour toujours. Il ne fait pas partie d'une série homogène, car les actes nécessitent un acte premier, un acte fondateur : c'est le véritable acte de naissance d'un sujet. Lacan lui a donné un nom, c'est l'acte de parler, par lequel on devient sujet, ce qui nécessite non seulement d'être en rapport avec le langage mais plus fondamentalement de se l'approprier. Mais cet acte, même s'il conditionne la suite, s'avère insuffisant s'il ne se renouvelle pas.

Dès lors surgit une question : qu'est-ce qu'on appelle acte dans la vie d'un sujet ? Lacan pose son évaluation comme possible uniquement par ses suites, donc dans l'après-coup. Cela nous mène logiquement vers ce qui s'en écarte : ce sont les ratages de l'acte, qui vont des actes manqués jusqu'aux pathologies de l'acte, incluant les *acting out* et les passages à l'acte. Leur distinction, leur émergence, au début ou au cours de l'analyse, imposent qu'on élucide la façon dont ces phénomènes sont abordés cliniquement. On repère également le pluriel – les actes – dans l'expérience de l'analyse, car il y a l'acte de l'analyste pour engager le processus, l'acte dans la cure, puis l'acte dans sa conclusion qui aura une incidence sur l'acte du sujet.

Il y a d'autre part l'inhibition. Bien que ses formes soient variables et qu'elles portent, selon Freud, sur différents types de fonctions du corps, l'inhibition au singulier se justifie depuis le tripode freudien « inhibition, symptôme et angoisse », posé par Lacan comme un équivalent, dans son hétérogénéité, du tripode « imaginaire, symbolique et réel » au sens où il existe une distinction nette entre les termes.

Alors, quelle est la spécificité de l'inhibition ? Elle est à distinguer des empêchements manifestes ou cachés et ses formes sont variées. Elle est ainsi impliquée dans la formule « je n'arrive pas » du début de l'analyse. Elle participe également du « je comprends mais rien ne change », puis elle concerne aussi le « comment finir mon analyse ? ».

Dès lors, la question cruciale est de savoir si le traitement de l'inhibition passe nécessairement par sa transformation en symptôme. Évoquer l'inhibition nous amène nécessairement à une des voies posées par Freud dans le destin de la sexualité féminine, celle de l'inhibition par un renoncement au phallus, que Lacan aborde plus largement comme étant liée au droit au phallus, ce qui explique l'extension de sa manifestation, et pour les hommes et pour les femmes. Comment ne pas évoquer également la prévalence, dans les analyses, de ce qu'on peut désigner comme l'inhibition intellectuelle. Ne pas vouloir savoir laisse parfois un reste même chez les analystes, dans la formulation : « Je n'arrive pas à écrire. » Il est certain que les issues analytiques de l'inhibition passent toutes par l'inconscient. Reste à prouver comment l'acte analytique extrait un sujet de sa pente à l'inhibition, de quoi dépend l'issue à la question « comment finir mon analyse ? », et plus fondamentalement quelle est l'incidence d'une école de psychanalyse dans l'acte de l'analyste. C'est à ces questions que sont convoqués les analystes et tous ceux qui sont intéressés par le discours analytique.

*Mots-clés : actes, inhibition, désir, analyste.*



## Marie-Noëlle Laville

### La structure de l'acte

Il faut un commencement. « L'acte en soi est toujours en rapport avec un commencement [...] l'acte institue le commencement <sup>1</sup> » dit Lacan. Dans le champ de la psychanalyse, l'acte apporte quelque chose d'original, c'est-à-dire de l'origine, origine du sujet dans son aliénation au signifiant dont il reçoit la marque. Tout acte a une dimension signifiante. C'est en cela qu'il se différencie de l'agir qui, lui, correspond à une décharge motrice.

Dans l'acte, le sujet équivaut au signifiant ; pour autant le sujet n'est pas d'emblée dans son acte. C'est d'ailleurs par ses ratages que l'acte a d'abord été étudié par Freud : l'acte manqué, le lapsus. Lacan, quant à lui, souligne que l'acte n'a pas besoin d'être pensé ; le sujet ne le commande pas forcément. L'acte est « au niveau de cette aliénation où le *je* se fonde d'un *je ne pense pas* <sup>2</sup> ».

À cause de cela, Lacan estime que l'acte par excellence est le passage à l'acte... éclairé : « La nature de l'acte, c'est qu'il faut le commettre d'abord <sup>3</sup>. » Alors pourquoi éclairé ? Lacan a-t-il voulu par ce terme ajouté faire une différence avec le passage à l'acte, habituellement plutôt considéré comme transgressif, parfois même psychotique ? Le mot « commettre » donne quoi qu'il en soit une inflexion transgressive à l'acte et le sujet n'y est pas parce que séparé de l'Autre. La structure du passage à l'acte est un *laisser tomber* par lequel le sujet bascule hors du champ de l'Autre.

Ainsi cette jeune fille de bonne famille décrite par Freud, qui désespère ses parents parce qu'elle s'affiche avec une dame de mauvaise réputation, affirmant ainsi son homosexualité aux yeux du monde, de façon plutôt provocatrice eu égard à son milieu et à son époque. Cet *acting out* n'est pas un acte selon la structure définie par Lacan, parce qu'il est posé sur la scène de l'Autre. Mais lorsque, au bras de la dame dans la rue, elle croise son père et son regard, elle saute par-dessus le parapet d'un pont, sortant alors du champ de l'Autre ; il y a éjection du sujet, c'est un passage à l'acte.

Dans l'instant de son acte, le sujet n'y est pas parce que quelque chose lui échappe ; mais l'acte commis inaugure une manifestation nouvelle du


sujet. Comment cela se produit-il ? Le passage à l'acte est un franchissement qui fait passer le sujet d'un point à un autre. Lacan l'explique par le fait qu'un acte n'a besoin que d'un seul geste pour être, alors qu'il est un signifiant qui se répète ; l'acte vient faire coupure sur la surface topologique unitaire qu'est le sujet, lui permettant une orientation différente. Et, au-delà de son acte, la présence du sujet est renouvelée.


Cette approche permet de définir ce qu'il en est de l'acte dans l'expérience analytique.


La nature de l'acte dans la cure analytique, côté analysant, est l'acte symptomatique, la bévue, qui échappe au sujet et qui l'exclut un instant, comme tout acte. La répétition à l'œuvre, *via* le transfert, est celle de la scène œdipienne en tant que « le transfert est la mise en acte de la réalité de l'inconscient <sup>4</sup> » et cette réalité est sexuelle. Mais elle reste voilée au sujet, qui, par son acte et la répétition sexuelle qu'il vectorise, est séparé de l'inconscient. À l'aliénation au signifiant fait écho la séparation de l'inconscient.


Côté analyste, l'acte analytique introduit la dimension du manque par la coupure qu'il opère. C'est par le transfert et par son acte que l'analyste fait présence : « Le psychanalyste dans la psychanalyse n'est pas sujet, et à situer son acte de la topologie idéale de l'objet *a*, il se déduit que c'est à ne pas penser qu'il opère <sup>5</sup>. » Par cette opération logique, le sujet analysant se réalise à la fin de l'analyse, dans sa castration.


*Mots-clés : structure de l'acte, franchissement, acte manqué, acte analytique, sujet renouvelé.*

1.  J. Lacan, *L'Acte analytique*, séminaire inédit, leçon du 10 janvier 1968.

2.  J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 15 février 1967.

3.  *Ibid.*, leçon du 7 juin 1967.

4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 137.

5.  J. Lacan, « Compte-rendu du Séminaire *L'acte analytique* (1967-1968) », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 377.

## Lydie Grandet

### « L'acte a lieu d'un dire... »

« L'acte (tout court) a lieu d'un dire et dont il change le sujet <sup>1</sup>. » C'est ainsi que Lacan, dans son compte-rendu sur *L'Acte analytique*, introduit ce qui peut permettre ce « moment électif où le psychanalysant passe au psychanalyste ».

Ce moment électif a à voir avec cet autre moment *électif* qu'est « l'acte de parler <sup>2</sup> », qui a lieu d'un dire de l'Autre, d'où émergera le sujet. Je propose donc de (re)lire la phrase suivante qui m'est restée si longtemps énigmatique : « L'humilité de la limite où l'acte s'est présenté à son expérience, lui bouche de la réprobation dont il s'énonce qu'il est manqué, les voies plus sûres qu'elle recèle pour parvenir à ce savoir <sup>3</sup>. »

Comment pourrait-on entendre « l'humilité de la limite » autrement que se référant à ce moment inaugural où le langage, trouant le réel, y laisse « rature d'aucune trace qui soit d'avant » ? Ici s'inscrit sûrement la chance de quelque prise sur la jouissance inconsciente, si l'on considère la lettre en ce qu'elle fait limite, « bord du trou dans le savoir ».





Humilité de la limite – il faut se souvenir qu'*humilis* est dérivé d'*humus* et désigne la terre – qui nous fait parlêtres ; dès lors, pourrions-nous faire l'hypothèse qu'une cure analytique donne chance à ce que l'acte inaugural résonne dans l'acte analytique qui ouvre l'analysant au désir « du » psychanalyste ?

L'acte de l'analyste qui témoigne du désir « du » psychanalyste ne se calcule ni ne se décide, puisqu'il n'est pas du sujet. Il est castration ; à la fois il en signe la frappe et la présentifie. Il peut être « mis à l'épreuve » dans la procédure de passe que Lacan nous a laissée, qui convoque à la fois la contingence et ces « épars désassortis » que peuvent être les passeurs, les *AME* qui les désignent et le cartel de la passe. Ils sont responsables du vivant de l'École et, à travers elle, du devenir de la psychanalyse.

L'acte est donc toujours manqué du sujet.

Reste alors à prendre appui sur ce point d'*origine* qui nous fait « pas-tout », pour se faire une conduite. Cet « à dire » impudent, audacieux, se disant, écrit un avant et un après l'acte, irrémédiablement. Il est « savoir comme enfer » et atteste combien chaque psychanalyste est « forcé [...] de réinventer la psychanalyse <sup>4</sup> ».

*Mots-clés : acte, dire, humilité, castration.*

- 
1.  J. Lacan, « L'acte psychanalytique », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, p. 375.
  2.  L. Izcovich, « Actes et inhibition », argument des Journées de l'EPFCL 2016.
  3.  J. Lacan, « L'acte psychanalytique », art. cit., p. 377.
  4.  J. Lacan, « 9<sup>e</sup> Congrès de l'École freudienne de Paris sur "La transmission" », dans *Lettres de l'École*, n° 25, vol. II, 1979, p. 219-220.

## Christophe Charles

### De l'inhibition à l'acte analytique : vers un nouvel amour ?

De l'inhibition à l'acte, la psychanalyse nous propose un parcours ambitieux.

Lacan, dans les dernières leçons de son séminaire *L'Angoisse*, nous invite à considérer le « lieu de l'inhibition comme le lieu où le désir s'exerce à proprement parler »... désir qui se signale sous la forme de défense contre l'angoisse. Il poursuit en considérant que « l'acte, seul corrélatif polaire au lieu de l'angoisse est à situer au lieu de l'inhibition <sup>1</sup> ». L'acte est alors ce qui vient contrer l'immobilité rencontrée dans l'inhibition, elle-même se situant au point le plus éloigné de l'angoisse dans le schéma donné par Lacan, où il place en diagonale les trois termes : inhibition, symptôme, angoisse. Comment inhibition, angoisse et acte sont-ils liés ?

Comment dans la cure, alors que l'inhibition de l'analysant pousse à l'immobilité, l'acte de l'analyste, qui se soutient du transfert, opère-t-il pour le déloger de sa passion d'un « je n'en veux rien savoir » et de son désir de « retenir » comme en témoigne le névrosé obsessionnel ?

Si l'enjeu d'une cure analytique est que le sujet puisse en savoir un peu plus sur le réel de sa jouissance, cela ne se fait pas sans rencontrer l'angoisse. Du côté de l'analysant, un déplacement peut s'opérer au regard de l'angoisse, avec deux possibilités d'y échapper que sont les « succédanés » de l'acte, deux « actions », à savoir le passage à l'acte et l'*acting out*. Ces deux modalités d'agir pour échapper à l'angoisse, Lacan nous invite à les mettre en rapport, dans le séminaire *L'Acte psychanalytique*, avec les deux modalités subjectives qui rendent compte du choix forcé de l'aliénation : ou « je ne pense pas » (passage à l'acte), ou « je ne suis pas » (*acting out*) <sup>2</sup>.

L'acte, au contraire, est tout autre chose ; il n'est pas un agir, il se soutient d'un « dire <sup>3</sup> » dont la fonction est subversive.

Pour cela, il faut au préalable avoir posé l'inconscient (en tant que structure de langage) dans son effet de rupture avec le *cogito* cartésien <sup>4</sup>. Ce

renversement exige de prendre en compte la structure même du sujet, sujet aliéné au choix forcé du « ne pas penser » ou « ne pas être ».

L'acte, nous dit Lacan, ne pense pas, le sujet n'y est pas et les effets ne sont évaluables que dans l'après-coup. L'acte est l'équivalent d'un pas, d'un franchissement, et on peut considérer qu'il se situe à l'opposé de l'inhibition, qui est un piétinement sur place.









Dans son texte « La troisième <sup>5</sup> » en 1974, considérant que « la pensée est ce qu'il y a de plus crétinisant à agiter le grelot du sens », Lacan incite les analystes à « penser... avec leurs pieds » ! Il leur conseille de ne pas ronronner, c'est-à-dire de ne pas rester figés. Il s'agit donc avec l'acte d'un dégagement de cette place du « faux être », celui du « je pense, se jouit ».

En donnant l'exemple du franchissement du Rubicon par César <sup>6</sup>, Lacan met l'accent sur ce qui caractérise un acte, à savoir sa « pointe signifiante », ce qui le démarque définitivement de l'idée de l'efficacité d'un faire, visant au renversement de l'ordre existant. Autre exemple, celui de l'acte révolutionnaire : l'acte se situe-t-il au moment où Lénine donne un ordre, ou bien au moment où les signifiants ont été lâchés dans le monde et vont susciter un nouvel amour ? La réponse de Lacan est que l'acte comporte une dimension double, celle du franchissement et celle de l'apparition d'un nouveau désir.

Avec le poème de Rimbaud « À une raison <sup>7</sup> », qui, nous dit Lacan, est « le modèle » de l'acte, on a l'idée que l'acte est ce qui fait rupture avec l'équilibre ancien. L'acte, d'un seul « coup de doigt », crée-t-il une « nouvelle harmonie » et rend-il ainsi possible l'apparition d'un nouvel amour ? C'est ce que Lacan veut nous signifier. Il nous dira aussi plus tard, en 1972, que ce nouvel amour est le signe qu'on change de discours et qu'il y a, à chaque changement de discours, l'émergence du discours analytique <sup>8</sup>.

Si une cure analytique menée à son terme peut toucher aux inhibitions du sujet, ce sujet peut-il alors prétendre à l'émergence d'un rapport nouveau à l'amour ?

*Mots-clés : inhibition, actes, franchissement, dire, nouvel amour.*

1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 366.
2.  J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, séminaire inédit, leçon du 28 février 1968.
3.  *Ibid.*, leçon du 17 janvier 1968.
4.  *Ibid.*, leçon du 10 janvier 1968.
5.  J. Lacan, « La troisième », 1974, inédit.
6.  J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, séminaire inédit, leçon du 10 janvier 1968.
7.  « Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie.  
Un pas de toi c'est la levée des nouveaux hommes et leur en-marche  
Ta tête se détourne : le nouvel amour ! Ta tête se retourne, – le nouvel amour ! »
8.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 20-21.

## Irène Tu Ton

### Le battement du désir, entre inhibition et acte

Là où le langage courant ne renvoie qu'à une simple opposition entre deux termes, la psychanalyse démontre, à partir de l'expérience clinique sur laquelle elle se fonde, que, chez le parlêtre, ces notions d'acte et d'inhibition sont plus complexes et peuvent se croiser, voire s'articuler.

Dans le séminaire *L'Angoisse*, Lacan les met en tension avec un troisième terme, celui de désir. Il définit l'inhibition comme un lieu où le désir s'exerce de façon occultée. Il emploie à cet égard le mot allemand d'*Ur-verdrängung*, soit le refoulement originaire, avec l'idée, je le cite, d'une « occultation structurale du désir derrière l'inhibition <sup>1</sup> ». C'est en tant que l'inhibition fait point d'arrêt dans le mouvement qu'elle a un effet d'empêchement sur le désir. Lacan semble y voir un fait de structure du désir marqué par le refoulement.

Plus avant de ce passage, Lacan ajoute que « l'acte est une action en tant que s'y manifeste le désir même qui aurait été fait pour l'inhiber <sup>2</sup> ». Le désir apparaît ici comme dénominateur commun à l'acte et à l'inhibition. La question se pose de ce qui le détermine tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre. Je pense que l'expérience de la cure témoigne de ce battement entre acte et inhibition, dans la mesure où il s'agit pour l'analysant de s'y repérer en tant que désirant. Si elle apporte un éclairage sur ce qu'il y a de plus opaque chez le parlêtre, le savoir nouveau qui s'en dégage garde, il me semble, la trace de cette opacité, d'une certaine énigme, au-delà de cette expérience.

Dans le séminaire *Le Désir et son interprétation*, Lacan, partant de la comédie, souligne que le désir ne s'avoue pas ; s'il se démasque, il ne se réfute pas. Qu'y aurait-il d'inavouable dans le désir ? Ou dit autrement : y a-t-il de l'indicible chez le parlêtre dont la structure même du désir rend compte ? Est-ce à cet endroit que se situerait l'inhibition ? L'acte aussi est désir mais en mouvement. Si l'on considère, comme le fait Lacan, que l'interprétation analytique en est un des modèles, quand celle-ci fait mouche, car ce n'est pas toujours le cas, cela signifie que l'analysant prend acte d'une parole qu'il ne savait pas sienne, il ne la réfute pas mais le sujet n'y est





pas, il est pris dans sa division. Le désir se manifeste ici dans un battement d'ouverture-fermeture de l'inconscient. Il me semble que ce n'est pas sans effet, notamment dans le dénouement d'une analyse. Peut-être, d'ailleurs, ne peut-on parler d'acte, en saisir quelques coordonnées qu'à partir de ses effets ?

Dans le même séminaire, Lacan pose la question du devoir de l'analyste qu'il situe au niveau de l'interprétation du désir. Une des difficultés réside dans ce que l'acte d'interprétation, portant sur le désir, se trouve en quelque sorte pris dans la structure de celui-ci, c'est-à-dire tributaire de cet incalculable qui le caractérise. En effet, la clinique nous démontre que le désir surgit là où on ne l'attend pas. Si l'analyste en a fait l'expérience dans sa propre cure, cela le concerne tout autant dans son acte.

*Mots-clés : désir, interprétation, acte, inhibition.*

---

1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 366.

2.  *Ibid.*, p. 367.

## CLINIQUE

---

## Giselle Sanchez

### De la certitude du psychotique

La certitude est une manifestation de la psychose fréquemment utilisée pour l'établissement d'un diagnostic différentiel entre névrose et psychose. Le sujet psychotique ferait preuve d'une certitude inébranlable, alors que le sujet névrosé présenterait toujours une partie « dialectisable » dans ses affirmations. Autrement dit, le psychotique ne prendrait en compte aucun argument, ni aucune évidence, alors que le névrosé serait toujours susceptible de revoir ses déclarations si on lui apportait la preuve du contraire. Il est même proposé de réserver le terme de certitude à la psychose : le névrosé ne serait jamais sûr de rien.

Mais de quelle certitude parle-t-on ? De la certitude de la réalité du délire ? Nous savons par notre propre expérience, et Lacan le disait déjà <sup>1</sup>, que le psychotique ne croit pas à la réalité de son hallucination. En effet, il est facile d'obtenir du psychotique l'aveu que ce qu'il voit ou entend n'est aperçu que par lui-même. Le dialogue suivant avec une femme délirante le démontre <sup>2</sup>. La patiente affirme qu'on lui a changé la tête, que des fils de suture sont encore visibles :

« Vous avez de la peine pour moi pour ce qu'on m'a fait ?, demande-t-elle.

– Vous savez bien que je ne peux pas voir ce que vous dites, lui répond-on.

La femme sourit...

– Oui, je sais. C'est à l'intérieur.

...

– Qu'est-ce que vous pensez du fait que les autres ne peuvent pas voir les fils sur votre tête ?

– À la radio ça ne se voit pas non plus.

– Et vous, vous les voyez ?

– Je les sens.

...

- Vous pouvez m'épeler votre nom ?, lui demande-t-on.
- W.I.L.S.O.N. On m'a même pris mon nom.
- Et quel était votre nom ?
- Wilson.
- Alors, vous l'avez.
- Ça c'est sur le papier, mais moi, je suis plus rien... »

Alors, où y aurait-il certitude ? Pour Lacan, ce qui importe n'est pas la croyance du sujet dans une fausse réalité, mais la certitude que ce dont il s'agit concerne le sujet <sup>3</sup>. Ce n'est donc pas de la réalité du contenu de son délire que le psychotique aurait la certitude, mais de ce que « ça le concerne ».

Cliniquement, le phénomène délirant se déroule en deux parties. Il y a d'abord l'expérience énigmatique, l'expérience du non-sens aperçu, où la question vient au psychotique de là où il n'y a pas de signification, du vide de sens... Puis s'opère une conversion de cette expérience de vide en signification, qui est le délire proprement dit.

Comment le vide énigmatique se manifeste-t-il ? En théorie, il s'agit simplement de l'impossibilité de répondre à la question « Qu'est-ce que ça signifie ? ». Cliniquement, la rencontre de ce vide peut produire chez le sujet un état de perplexité, qui peut être de durée très variable. Mais la clinique nous montre que le manque de signification ne se vit pas toujours de cette façon. La rencontre du vide peut passer inaperçue.

Prenons un exemple : un sujet ressent soudainement une hostilité dans le regard de son interlocuteur, sans que cela lui fasse se poser la question de la signification de cet événement. Certes, cela le concerne, puisque l'hostilité ressentie auprès de l'autre s'adresse à lui, mais l'événement n'est pas précédé d'un état de perplexité et, par la suite, n'est pas suivi par un délire construit, organisé. Cela s'arrête là, peut-on dire. À quel niveau se place ce sentiment d'hostilité ? Nous sommes déjà dans la deuxième étape, celle venant après la rencontre du vide, celle de la conversion de l'expérience du vide en signification. Autrement dit, au niveau du délire, même si celui-ci ne prend pas les allures d'une construction complexe et se déroule sur une durée très courte. Toutefois, ce délire n'est pas une certitude. Le sujet doute de la véracité de cette hostilité de l'autre à son égard. Ce dont il ne doute pas, et pour cause, c'est que cela lui est arrivé. Et c'est ici que réside la signature du délire, non pas dans la certitude de la réalité des faits





(si les voix sont hallucinées ou non), ni parce que cela « le concerne », mais dans le fait même que cela lui est arrivé (il a bien entendu des voix).

Mais qu'est-il arrivé au sujet délirant ? En termes lacaniens, on dira que la chaîne signifiante s'est brisée. Que les signifiants soient en chaîne veut dire qu'ils sont connectés entre eux, qu'ils se succèdent et permettent, à la fin, de donner un sens à la phrase. Quand la chaîne est brisée, la connexion entre les signifiants est rompue et la continuité par le sens ne peut être rétablie. Les mots prennent une certaine densité, un certain poids, car ils paraissent en rupture avec les autres signifiants, ils se manifestent d'une façon isolée et autonome, donnant ainsi ce caractère de chaîne brisée. On dit alors que l'objet apparaît dans le réel. Notons que, contrairement à ce qu'on croit fréquemment, cette apparition dans le réel n'a pas à voir avec le fait d'apparaître dans la réalité. L'apparition dans le réel n'est pas équivalent à la réalité auditive ou visuelle d'une hallucination. L'objet peut apparaître dans le réel sans apparaître dans la réalité. Le réel est ce qui échappe au sens, ce qui ne se relie à rien. Il s'agit d'une rupture avec les autres signifiants et elle peut se manifester comme un simple sentiment d'hostilité venant de l'autre.

Le vide énigmatique, c'est-à-dire l'absence de signification du signifiant à laquelle fait face le psychotique, peut être plus ou moins grand. Selon Lacan, plus le signifiant est vide de sens, plus le degré de croyance dans la signification qui vient en réponse à ce vide est grand <sup>4</sup>. Cette affirmation est difficile à prouver. Le vide peut être constaté en tant que perplexité plus ou moins grande, mais la proportionnalité entre l'amplitude de cette perplexité et le degré d'adhérence au délire qui s'ensuit est difficile à établir, étant donné le peu de cas cliniques à disposition montrant clairement les deux parties du phénomène. De plus, cette proposition de Lacan contredit celle qui mettait en avant le fait que le sujet a la certitude que « cela le concerne ».

Au-delà de cette contradiction, ce qui importe dans le délire, à notre avis, n'est pas le degré de croyance, qu'il porte sur la signification donnée au vide ou sur le fait de se sentir concerné, mais le fait survenant en amont – qualitatif, lui – de donner une signification à l'absence de signification rencontrée lors de cette expérience énigmatique. C'est là où le délire doit être repéré : dans la source de la croyance et non dans son caractère inébranlable.

*Mots-clés : certitude, croyance, délire, psychose, diagnostic différentiel.*

- 
1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 87.
  2.  G. Sanchez, « Des vies privées », *L'Impair, Revue du Groupe régional de psychanalyse*, 2010, p. 125 (<http://www.groupe-regional-de-psychanalyse.org/maj-octobre-2014/Impair-N5-Et-pourtant.pdf>).
  3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses, op. cit.*, p. 63-64.
  4.  « Le degré de certitude de la signification prend un poids proportionnel au vide énigmatique qui se présente d'abord à la place de la signification elle-même. » J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 538.

## Marie Selin

### « Revider la voix de la substance qu'il pourrait y avoir dans le bruit qu'elle fait \* » Frayage de la voix chez un sujet autiste

L'objet de la psychanalyse n'a rien à voir avec les objets du monde, avec les objets utiles de la réalité. L'objet de la psychanalyse est, dès son point d'origine, un objet avec lequel le sujet entretient un rapport privilégié, un objet prélevé de l'*Umwelt*, pourrions-nous dire. Ainsi, de l'objet transitionnel de Winnicott à l'objet bon ou mauvais de Mélanie Klein, sans oublier l'objet phobique, l'objet est ce qui d'une certaine manière structure le rapport du sujet au monde, ou tout du moins y participe, en étant à la fois un support privilégié prélevé de la réalité, et à la fois un espace topologique, lieu de nouage de *RSI* – à l'exception de l'objet autistique, qui n'est pas un nouage mais qui a pour fonction de faire bord.

Il ne faut pas, à cette liste, oublier d'ajouter l'objet pulsionnel. Les objets pulsionnels sont, selon Karl Abraham, liés chacun à un stade pulsionnel déterminé par la pulsion partielle : le sein, les fèces et le phallus. Lacan y ajoutera la voix et le regard.

Cependant, dès le début de son séminaire *La Relation d'objet*, Lacan va se livrer à une critique sévère de cette dite relation d'objet qui serait le point d'aboutissement d'une analyse bien menée, au sens où la relation avec l'objet d'amour harmonique serait comblante grâce à un objet qui rassemblerait tous les objets partiels de la pulsion.

Lacan souligne que la clinique nous montre que « l'objet idéal est littéralement impensable ». Dans le même temps, il instaure l'objet comme manquant selon les trois modalités du manque, frustration, castration et privation. L'objet y est présenté dans sa dimension de structure, à savoir comme manquant, et le sujet qui en est privé va le quêter ailleurs, mais il n'y a aucun objet qui puisse remédier à l'inconsistance même du sujet ou à sa douleur d'existence. Pas de plénitude possible pour le sujet, seul le manque à être, comme garantie d'une existence à écrire comme un poème.

« Le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir <sup>1</sup> », nous rappelle le poète René Char.

L'objet a une fonction d'habillage et Lacan y insiste d'emblée, avant même de commencer son commentaire du cas de Hans : « L'objet est instrument à masquer, à parer, le fond fondamental d'angoisse qui caractérise, aux différentes étapes du développement du sujet, son rapport au monde <sup>2</sup>. »

Dans ce même séminaire (leçon du 6 février 1957), l'objet apparaît aussi comme métonymique du phallus, ce phallus toujours manquant qui tel le furet jamais ne s'attrape, avant de s'engouffrer dans « ce noir qui est là volant devant la bouche du cheval, c'est la béance réelle toujours cachée derrière le voile et le miroir, et qui ressort toujours du fond comme une tache <sup>3</sup> ». On saisit là que le phallus, « signifiant des signifiants », ne suffit plus à résorber tous les effets de signifié, qu'il y a une béance réelle, et que ce premier objet manquant qu'est le phallus va inscrire sa trace de manque irréductible dans l'objet à venir.

Le paradigme de l'objet sera donc celui de l'objet perdu, de cette part de jouissance à jamais perdue que le sujet tente, dans son scénario de répétitions, de rejoindre. C'est à partir de là que Lacan va inventer l'objet *a* ou objet « dit petit *a* ». L'objet *a* irréprésentable, non spécularisable, non saisissable, non qualifiable si ce n'est de cette lettre première prélevée au petit autre, mais aussi de cette lettre *a*, préfixe grec à valeur privative ou négativante, « cette livre de chair que paie la vie <sup>4</sup> », ce bout de réel, cette part de jouissance réelle qui choit pour se faire à l'ek-sistence, ce point d'origine. « La seule idée concevable de l'objet [est] celle de la cause du désir, soit de ce qui manque <sup>5</sup>. »

\*

Alors comment parler, aborder même ce qui à nous toujours se dérobe, cet objet, si ce n'est du surgissement de ce manque et de ses incidences subjectives, puisque l'objet *a*, « insensé », nous dit Lacan, ne passe pas au dire ?

Revenons à ces sujets qu'on dit autistes et qui précisément manquent de manquer, s'acharnant à une impossible liberté.

Les psychanalystes, après la description de Kanner, ont longtemps posé comme point d'origine de l'autisme un défaut d'accordage entre la mère et l'enfant, un défaut de mutualité, dira Bettelheim, ou encore une incapacité de la mère à se prêter à son enfant en recueillant ses excitations, selon Bion. Cela a coûté cher aux psychanalystes et à la psychanalyse en général, s'ajoutant à la résistance naturelle de l'humain à l'inconscient.



C'est dans le sens d'une béance originelle, donc, qu'un grand nombre de théories de l'autisme vont mettre l'accent sur la dimension défensive du repli autistique face à un environnement menaçant et hostile. L'équation causaliste serait qu'une privation réelle serait à l'origine de toute pathologie autistique.

Se démarquant de ces différentes constructions psychogénétiques, Lacan montre que le sujet de l'inconscient est d'abord sujet du signifiant. En effet, pour lui, le sujet est un effet de langage, et son avènement résulte de deux opérations, l'aliénation et la séparation. L'aliénation aux signifiants de l'Autre est un temps nécessaire. Le signifiant est à distinguer du signe, qui représente quelque chose pour quelqu'un, « le signifiant, étant tout autre chose représente le sujet auprès d'un autre signifiant <sup>6</sup> ». Dans cette perspective structurale, le sujet est un effet de la chaîne signifiante. Il ne s'agit plus de la « réalité » de l'*Umwelt* mais d'une certaine position du sujet par rapport à l'Autre du langage, « trésor des signifiants » qui vient définir la structure. Et ce sujet de la chaîne signifiante est précisément celui qui se donne un objet pour parer à l'*aphanisis*, à l'évanouissement, ce que nous pouvons lire dans la formule du fantasme \$ ◇ *a*.

Or, il me semble que, bien que venant chronologiquement avant l'acte de naissance de l'objet *a*, cette formule n'est possiblement réalisable qu'avec la mise en jeu de l'objet *a*. Le sujet ne peut faire usage du fantasme qu'en plaçant au lieu de l'autre ce qui précisément fonde ce manque, à savoir cet objet *a*, ce quelque chose et presque rien, incorporel mais objet cause d'un désir que le fantasme vient river.

Comment se servir de ces apports dans la clinique avec les sujets autistes ?

Lacan a peu parlé d'autisme et l'essentiel de ce qu'il en dit se trouve dans la conférence à Genève sur le symptôme <sup>7</sup>, où il nous rappelle que « comme le nom l'indique, les autistes s'entendent eux-mêmes », et, le plus souvent, « ils n'arrivent pas à entendre, mais enfin, il y a sûrement quelque chose à leur dire ». Entendre et dire nous renvoient sans équivoque à l'objet vocal, à la pulsion invocante, aux différentes manifestations de la voix, à tout ce champ que Lacan explorera avec les psychoses depuis l'automatisme mental de de Clérambault jusqu'aux voix égarées de l'hallucination.

Voilà ce qui m'a conduite, en trébuchant souvent, en espérant parfois trouver la possibilité d'un fil qui, comme celui d'Ariane, me guiderait.

Dans un premier temps, il m'était nécessaire de rassembler des fragments épars de ce que pouvait être cet objet *a*, objet impossible à dire, mais qui sert de repère dans la clinique orientée par l'enseignement de Lacan,

y compris avec le sujet autiste. Puis je me suis intéressée plus particulièrement à cet objet que Lacan ajoutera de son propre chef, l'objet voix, et enfin je me suis interrogée sur la manière dont l'analyste pouvait faire fonction d'objet *a* avec ces sujets de la parole dés-(a)-rimés.

\*

### Du point d'origine

« Le point où "dans" devient "hors", c'est l'espace où l'atmosphère surgit. Le point où "en" devient "ek" existe. Ek-siste dans le temps, à la frontière de l'espace, comme la naissance même. Ce point gêne dans le souvenir.

« Le point natal est si petit et si "bas" qu'en nous il cherche à s'exhausser, à se sublimer, à se temporaliser. On se dit bien sûr ce point existe. C'est la vulve. C'est là où on surgit après avoir vécu dans sa mère. C'est de ce point que je fus "un" avant même de commencer d'être. C'est le point à partir duquel se détache le commencement et à l'intérieur duquel le corps s'unifie en avant de lui-même pour se projeter vers le "hors" de la naissance.

« [...] On se dit : Non ce point n'est pas originaire. Il se tient en amont.

« L'origine ne se résume pas à cette souricière. Le cœur de ce point qui s'entraperçoit dans la pénombre (dans la fourche des cuisses, à la bifurcation, au croisement, au carrefour) des femmes, au lieu où leurs jambes se rejoignent, n'ek-siste pas, ce lieu n'est pas "ek", il n'est pas extériorité.

« On se dit : Ce n'est pas un point spatial. C'est un point temporel. C'est un instant imprévisible, totalement contingent. Ou encore, ni intérieur, ni extérieur, ce point est énigmatique. Un point nettement vivant, mais aussi hésitant à vivre, un point carrefour qui palpite entre vie et mort <sup>8</sup> [...]. »

Pascal Quignard

Pourquoi encore convoquer Pascal Quignard ? C'est qu'à fréquenter les sujets autistes, il nous est un compagnon précieux pour suivre les tours et détours de la parole quand, dans l'obscurité muette du réel, elle se réfugie et qu'elle constitue ce point énigmatique, ce point nettement vivant mais aussi hésitant à vivre.

Si l'entrée dans le langage constitue le lieu même de la perte originelle au fondement du désir, alors qu'en est-il pour le sujet autiste ? Car même si ces sujets ne parlent pas, il nous est aisé de nous apercevoir qu'ils ont une certaine appréhension du verbe et que, au langage, ils ne sont pas étrangers, comme Lacan le montre bien à propos de Dick.

Dans son écrit « Position de l'inconscient », prononcé au congrès de Bonneval en 1960, Lacan revient sur la construction du sujet comme effet de signifiant. « L'effet du langage, c'est la cause introduite dans le sujet. Par cet effet, il n'est pas cause de lui-même, il porte en lui le ver de la cause

qui le refend. Car sa cause, c'est le signifiant sans lequel il n'y aurait aucun sujet dans le réel <sup>9</sup>. » Ici la cause est le signifiant, ce n'est pas l'objet, c'est par l'essaïm de signifiants venus de l'Autre que l'enfant peut alors accéder à ce que dit son corps et ainsi organiser sa perception de ce qui lui vient. L'effet de langage réside dans le fait que ça parle autour de lui, mais cela ne suffit pas, il faut que le sujet consente à se prêter aux signifiants venus de l'Autre, premier temps de *fading* constituant de son identification, puis dans un second temps à se risquer à la parole pour adresser une demande. C'est à condition de se risquer à la parole en adressant une demande au lieu de l'Autre que peut surgir l'objet concomitant à l'avènement du sujet, car « par l'effet de parole, le sujet se réalise toujours plus dans l'Autre, mais il ne poursuit plus là qu'une moitié de lui-même. Il ne trouvera son désir toujours plus divisé, pulvérisé, dans la cernable métonymie de la parole. [...] Le sujet n'est sujet que d'être assujettissement au lieu de l'Autre <sup>10</sup> ». Le sujet ne peut sortir de son indétermination première qu'à s'offrir comme objet au champ de l'Autre, place d'objet qui comporte en elle-même la coupure d'avec l'Autre.

L'objet surgit au lieu même de la demande et cette demande produit déjà un écart entre le sujet et l'Autre, une séparation qui laissera place à l'objet comme coupure. L'objet est cet inattractable qui résulte de la perte de jouissance corollaire de la parole adressée à un Autre.

### Quelques remarques cliniques sur les sujets autistes

Nous le savons tous, Lacan fait du stade du miroir un moment constitutif de la formation du Je, bien distinct du moi. L'image spéculaire totale et pleine est ce qui permet au sujet de s'appréhender comme corps unifié, mais cette saisie de l'imaginaire se fait dans et par le symbolique. C'est de l'A(a)utre nommant que le sujet pourra accéder à ce moi de l'image. Il est surprenant de voir que les sujets autistes ont peu d'intérêt pour leur image.

Contrairement à Narcisse, amoureux de son reflet spéculaire, nos sujets autistes ne s'y attardent guère, soit qu'ils ne s'y reconnaissent pas, soit que le reflet spéculaire n'exerce sur eux qu'un faible attrait – tout au plus l'image d'un autre, étranger. Il reste quelque chose d'un décalage entre l'image du corps propre et leur sentiment d'identité, comme si précisément cette image ne reflétait rien de leur être, ruissellement de l'image mais non inscription de l'imaginaire essentiel à la constitution du Je.

S'agit-il d'un ratage du stade du miroir où l'enveloppe imaginaire ne suffit pas à recouvrir le réel d'un corps fait d'organes à défaut d'un nouage efficace ?

Bien que l'image du corps propre se trouve de plus en plus assurée au cours de la cure pour certains sujets, il n'en demeure pas moins que le réel du corps semble peser, insuffisamment lesté par le symbolique et par l'imaginaire, comme si le corps résistait farouchement à se faire attraper, à se faire recouvrir par le langage. Ce n'est pas sans évoquer un flottement des trois registres réel, symbolique, imaginaire.

Si l'objet *a* échappe à toute représentation, s'il est, contrairement à l'image dans le miroir, non spécularisable, non représentable, non imaginarisable, mais qu'il est pourtant ce lieu même qui donne sa tenue au corps, lui conférant une certaine érection imaginaire, *quid* de sa mise en fonction chez le sujet autiste ?

Alors, suivons quelque peu ce fil de l'imaginaire en suivant les pas de Lacan.

Lacan, se référant à la perruche amoureuse de Picasso dès le début du séminaire *Encore*, nous dit : « Ce qu'il y a sous l'habit et que nous appelons le corps, ce n'est peut-être que ce reste que j'appelle l'objet *a*. Ce qui fait tenir l'image c'est un reste <sup>11</sup>. » Toujours dans *Encore*, le 19 décembre 1972 : « La dimension imaginative, c'est justement de ça qu'on se nourrit. »

Dans sa conférence dite « La troisième », prononcée le 1<sup>er</sup> novembre 1974, il précise : « Alors le symbolique, l'imaginaire et le réel, ça c'est le numéro un. [...] C'est en ça que consiste la pensée, que des mots introduisent dans le corps quelques représentations imbéciles, voilà, vous avez le truc ; vous avez là l'imaginaire et qui en plus nous rend gorge, ça ne veut pas dire qu'il nous rengorge non, il nous redégueule quoi ? comme par hasard une vérité, une vérité de plus. C'est un comble. Que le sens se loge en lui nous donne du même coup les deux autres comme sens. »

Il n'est pas à négliger que le corps du sujet autiste se fait plus animé, plus érigé au cours de la cure, mais l'accès à l'imaginaire reste très rudimentaire, à la fois dans sa dimension d'image plane du corps mais aussi dans l'accès à ce qui passe en dessous de la barre des signifiants, à savoir le registre de la signification.

Là où, pour le sujet psychotique, il s'agit d'arrimer l'imaginaire, de le trouver, il me semble que, pour le sujet autiste, il s'agit tout au contraire d'étoffer l'imaginaire, de se prêter au bla-bla de la parole pour que des mots le corps s'anime, s'image, prenne consistance propre. Prêter son corps troué, c'est-à-dire un corps modelé du manque pour que le sujet puisse s'y loger, y prendre appui et apprêter son image.

Et si l'on entend souvent dire que le sujet autiste « apprend » plus facilement avec des images, des pictogrammes, cela vient à mon sens confirmer ce défaut d'imaginisation, comme venant dire une disjonction du symbolique et de l'imaginaire nécessitant le renfort de l'image réduite à sa pure représentation.

Ce défaut d'imaginisation me semble aussi se repérer dans l'usage que ces sujets ont de leur voix, une voix atone, monocorde, qui peu à peu se scande et fait pause mais reste bien éloignée de la langue parlée, mélodie singulière, de tout un chacun.

### La voix comme objet ?

La voix, pour les linguistes, ne va pas sans une certaine prosodie. La prosodie désigne l'enveloppe formelle de la parole, elle recouvre ce champ du sonore qui comporte le timbre, la hauteur, l'intensité, l'accent d'intensité, la durée, les accents, l'intonation. Telle est la voix objectivée des linguistes, phoniâtres et neuropsychologues.

Dans les frayages lacaniens, la voix est d'abord objectale, puis surmoïque dans les psychoses, avant d'échouer dans le manque de l'objet *a*. Objectale car prise dans le lien à l'Autre. Avant toute appropriation signifiante, la voix profère une énonciation pure que sont les vocalises, puis le cri qui deviendra dans le jeu signifiant appel à l'Autre. Ainsi s'instaure le jeu dialectique, car l'appel renvoie aussi à la pulsion invocante venant de l'Autre, qui par la trame signifiante convoque l'*infans* à une place de sujet, l'assigne à résidence dans l'existence. Cette prosodie fait trace de l'énonciateur, du sujet parlant, indice de ce qui est désir et de ce qui dans l'Autre fait trouble.

À ce titre, Érik Porge note que, dès le séminaire *Les Formations de l'inconscient*, Lacan pose la voix dans un rapport excentré quant au signifiant. Commentant cela, il souligne que la voix désigne donc « le passage en tant qu'évanescence » du signifiant. Elle est un reste non réductible au signifiant mais essentiel à son articulation en tant qu'il en soutient le passage. « La voix n'est pas encore isolée comme *objet a*, mais elle prend déjà une place particulière en fonction du signifiant mais sans se réduire à celui-ci <sup>12</sup>. »

Des voix vociférantes de l'hallucination psychotique aux cris et chuchotements, à l'ab-sens des autistes, de l'inaudible du Nom-du-Père à l'irrésistible du chant des sirènes, Lacan va tenter de dégager cet objet voix en connexion avec les autres objets *a*. Le corps est subtilisé par le langage au sens où le langage est corps subtil, traçant ses lignes de coupure sur le corps substance jouissante, et touchant ainsi à l'ensemble des objets pulsionnels.

Or, souvent, dans la rencontre avec le sujet autiste, on peut constater que tous les trous du corps, lieux privilégiés de rencontre avec l'Autre, ces trous sont d'une certaine façon pétrifiés, pris dans une fixité qui protège le sujet de la demande de l'Autre. Le regard plafonnant ou vitreux, la voix métallique quand elle se fait entendre, l'énurésie ou l'encoprésie tardives, les difficultés avec l'objet oral se traduisant par un engloutissement ou un rejet massif des aliments montrent que les objets pulsionnels ne sont pas séparés et n'ont donc pas cette fonction d'objet *a*, objet cause surgi de la coupure.

Les sujets autistes ont une relation très particulière à la voix, comme prise dans un mouvement de rétention. Il y a une difficulté essentielle à faire de cette voix un objet pulsionnel, à savoir un objet vidé de sa jouissance et pris au champ de l'Autre, parce que l'objet ne peut être pris comme objet pulsionnel qu'à condition d'être cicatrice d'une coupure au niveau du corps, c'est-à-dire au niveau de l'imaginaire car le corps est image et « la voix répond à ce qui se dit, mais elle ne peut pas en répondre. Autrement dit, pour qu'elle réponde, nous devons incorporer la voix comme altérité de ce qui se dit <sup>13</sup> ».

Léo, dont j'ai déjà parlé <sup>14</sup>, et qui m'enseigne beaucoup sur le dire d'un sujet autiste, m'a beaucoup interpellée sur la dimension de cet objet voix comme objet *a*, à savoir se caractérisant d'être une émission à partir d'un orifice de la bouche et émission scandée par les lois de la prosodie propre à chaque langue. Objet qui est coalescence particulière entre la voix sonorisée et la dimension signifiante de la parole. Érik Porge note que c'est « la scansion de la parole qui crée la voix comme objet *a*, en tant que sorti d'un orifice et comme quelque chose qui se coupe, à l'instar des autres objets libidinaux <sup>15</sup> ».

Bien qu'il parvienne aujourd'hui à prendre la parole en son propre nom, Léo a souvent un débit monocorde, il use d'une langue atone où cependant les pauses respiratoires, les coupures, se font de plus en plus présentes. Il me fait une petite place, une encoche temporelle, pour que je puisse répondre d'un dire et qu'avec lui j'aie creuser les mots, les évier de la jouissance du bla-bla, pour que ça cause, et ainsi le soutenir dans la traversée de ces abîmes de silence qui toujours guettent.

Il y a un an environ, après les vacances de printemps, stupéfaite de son changement de voix en quinze jours, je lui dis : « Mais tu as mué, tu as complètement changé de voix. » Léo m'a alors regardée à son tour stupéfait, mais il ne se fit pas muet : « Ah bon ?... Je ne sais pas... Ma voix je l'entends pas, elle reste dans ma tête, elle ne sort pas de mon oreille, je ne peux

pas l'entendre. » Léo comme souvent par la justesse de ses propos m'engage à le faire parler un peu plus avant et il m'explique : « Dans le petit trou de mon oreille tous les bruits rentrent, surtout les cris et même les plus petits mais que ma voix ne sort pas. »

À ce moment-là, si la voix pour Léo se fait muette, c'est qu'elle n'a pas chu, et effectivement elle n'est pas « sa » voix, elle est la voix réelle non séparée ; il y a ce que Jean-Claude Maleval nommerait une rétention de la jouissance vocale : « La voix en tant qu'objet pulsionnel n'est pas la sonorité de la parole, mais ce qui porte la présence du sujet dans son dire. C'est une constante majeure du fonctionnement autistique que de se protéger de toute émergence angoissante de l'objet voix. De la sienne propre par le verbiage ou le mutisme, de celle de l'Autre par l'évitement de l'interlocution <sup>16</sup>. » La voix n'est pas adressée au lieu de l'Autre, elle est en lui comme gelée et j'irai même jusqu'à dire raptée au sens de gardée précieusement.

Mais le cheminement se poursuit silencieusement, « dans le silence de la présence, écouter, c'est laisser résonner en soi les harmoniques des ondes qui viennent frapper le tympan <sup>17</sup> ». Le silence dans la cure avec Léo, je l'ai appris comme un savoir précieux. J'en use désormais comme d'une modulation, d'un battement, incise temporelle qui vient rythmer ce temps nécessaire au sujet.

Ces silences à respecter viennent soutenir le forage de la voix et le surgissement de la parole, la sienne, et cette remarque de Denis Vasse me semble très précieuse avec les sujets autistes : « Écouter quelqu'un c'est entendre sa voix. Entendre la voix d'un autre, c'est écouter dans le silence de soi, une parole qui vient d'ailleurs. [...] Entendre quelqu'un, c'est recueillir, dans le fond silencieux de soi, les modifications les plus subtiles exprimées dans l'espace aérien par l'activité la plus intime de l'autre. Laisser résonner la parole d'un autre implique nécessairement le suspens de tout raisonnement <sup>18</sup>. »

Ce silence de soi me semble primordial pour « revider la voix de sa substance ». Dans le bruit du verbiage, cette suspension de la raison laissée à la surprise, à l'inadvenu, à l'inédit est ce qui a permis à Léo de se risquer à la parole, à une parole sienne bien que balbutiante. Léo me confiera lors d'une séance au cours de cette année passée qu'il ne fait plus jamais de cauchemars, que les voix n'envahissent plus ses nuits, elles se sont tues au fil de ses dires.

Très récemment, un an après la mue, alors que je réfléchissais à un travail sur la voix comme objet, à mon tour guettée par le temps qui passe,

Léo me dit : « J'aime Adele <sup>19</sup>, elle va très haut avec sa voix et quand elle redescend, cela fait un peu triste, un peu mélancolique, un peu ému(e)... Tu sais c'est-à-dire qu'elle met des émotions dans sa voix, ça change pas comme tout le monde... Rappelle-toi, un jour tu m'as dit que ma voix avait changé... Moi j'entends pas la voix quand elle sort de ma bouche, c'est seulement quand je filme la voix avec un portable que je peux savoir à quoi ça ressemble. La voix que j'entends dans ma tête c'est toujours la même. »

Que dire de ces perles que Léo me livre ?

1. Si, comme le dit Quignard, « il y a une voix perdue lors de la mue des adolescents (quand leur voix, au fond de leur corps, devient autre et brusquement s'abaisse) <sup>20</sup> », on peut dire que, pour Léo, cette perte n'a pas eu lieu symboliquement, sa voix n'est pas par lui reconnaissable parce qu'il n'y a pas eu cette incorporation-décorporation de la matière organique pour l'articuler au réseau signifiant. Ainsi, il ne peut la reconnaître que lorsqu'elle est extériorisée dans l'espace qui n'est pas celui du corps, filmée par un portable, désincarnée, fixée, pétrifiée.

2. Léo a entendu ma remarque « tu as mué » et de cette remarque a surgi chez lui un questionnement sur la voix, la voix des petits autres et la sienne aussi vraisemblablement. Comme pour l'image du corps qu'il a peu à peu tissée au cours de sa cure, il pourrait parvenir à se constituer une enveloppe vocale imaginaire en prélevant des indices sur l'Autre. Nous serions là au commencement de ce travail d'imaginarisation à partir d'un dire venu de l'Autre. La texturisation de la voix, de la voix comme enveloppe imaginaire d'un flot sonore et comme agent d'un texte, se ferait dans cet écho que trouve en lui mon dire qui vient répondre au sien. Ainsi, comme pour le stade du miroir, se voir ne serait possible que d'être vu, s'entendre ne serait possible que d'être entendu, dans ce stade de l'écho que décrit Érik Porge, que de l'Autre me revienne un dire, qu'en cet Autre ma voix puisse se loger pour qu'en moi elle trouve une voie.

\*

Pour conclure, avec Lacan, la voix devient cet objet extime, ce qui de l'intime du sujet se détache pour devenir objet du dehors ; est-ce à dire qu'il parle toujours de la voix comme objet *a*, quand il isole la voix à partir des voix de la psychose ?

Le surgissement des voix qui se font entendre dans le déferlement imaginaire de la psychose est à mon sens étranger à l'objet *a*, de même la voix que Léo peut entendre, la voix mise en acte sur un support montre que ce n'est pas l'objet *a* qui résonne dans le creux, le vide, la place où se




loger dans l'Autre. D'ailleurs il ne l'entend pas, il peut percevoir à quoi cela ressemble.

Lacan, dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, précise ceci en parlant de l'aboiement comme ébauche de parole : « Mais ce support de la voix est distinct du donné de la voix, là où il y a langage. Là, le support de la voix caractérise de façon autonome un certain type de trace. Un être qui peut lire sa trace, cela suffit à ce qu'il puisse la réinscrire ailleurs que là où il l'avait d'abord portée. Cette réinscription, c'est là le lien qui le fait dès lors dépendant d'un Autre dont la structure ne dépend pas de lui <sup>21</sup>. »

Cependant, cette vocalisation du sonore, bien que limitée chez les sujets autistes, est à soutenir, à accompagner. Il me semble qu'il y a là à travailler à un véritable tressage de l'imaginaire avec le symbolique en insufflant quelques « représentations imbéciles » au sujet.


*Mots-clés : silence, dire, voix, écho, autisme.*


---


\*  Citation extraite de « La troisième », conférence prononcée à Rome le 1<sup>er</sup> novembre 1974 et généreusement proposée comme titre par Frédéric Pellion dans le cadre de son séminaire « De quelques origines, plus ou moins lointaines, de l'objet *a* » tenu au centre hospitalier Sainte-Anne, en 2015-2016.


1.  R. Char, « Partage formel », dans *Fureur et mystère*, Paris, Gallimard, 1971.


2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 22.

3.  *Ibid.*, p. 297.


4.  J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 629-630.













5.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 573.

6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 144.

7.  J. Lacan, « Le symptôme », conférence prononcée à Genève, *Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985.

8.  P. Quignard, *L'Origine de la danse*, Paris, Galilée, 2013, p. 152-153.

9.  J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits, op. cit.*, p. 835.

10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 172.
11.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 12.
12.  É. Porge, *Voix de l'écho*, Toulouse, Érès, 2012, p. 33.
13.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 318.
14.  M. D. Selin, « Prénon-croquemots », *Mensuel*, n° 82, Paris, EPFCL, novembre 2013, p. 27.
15.  É. Porge, *Voix de l'écho*, op. cit., p. 35.
16.  J.-C. Maleval, *L'Autiste et sa voix*, Paris, Seuil, coll. « Champ freudien », 2009, p. 78.
17.  D. Vasse, *L'Ombilic et la voix*, Paris, Seuil, coll. « Champ freudien », 1974, p. 183.
18.  Ibid.
19.  Adele Laurie Blue Adkins, dite Adele, née le 5 mai 1988 dans le quartier de Tottenham à Londres, est une auteure-compositrice-interprète britannique. En 2012, elle interprète la chanson du film *Skyfall* grâce à laquelle elle remporte, pour la meilleure chanson originale, un Golden Globe et un Oscar. Elle est très connue et très appréciée des adolescents.
20.  P. Quignard, *L'Origine de la danse*, op. cit., p. 36.
21.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 314.

## AUTRE TEXTE

---

## David Bernard

### Lacan et la modernité \*

Nous savons que certains psychanalystes d'aujourd'hui, se réclamant parfois de Lacan, ne cessent de clamer que tout change ou que, plus malin, tout changera bientôt. L'inconscient bien sûr, mais aussi le réel, les analysants, les symptômes, les jouissances, etc. Il me semble pourtant que Lacan, tout en appelant à rejoindre la subjectivité de son époque, ne sera jamais tombé dans une telle dénonciation. Je voudrais ici essayer de le souligner.

Il y a certes ce qu'il aura pu isoler comme effets du discours capitaliste, et pas des moindres. Parmi eux, la montée du racisme et de la ségrégation, conjointe à ce qu'il nommait la forclusion des choses de l'amour, la mise au « rancart <sup>1</sup> » du sexe. À le suivre, il y a donc bien, du fait du discours propre à notre modernité, ce qui pourrait changer, et sur quoi les psychanalystes doivent s'interroger. Seulement, soulignons qu'il relativisera par ailleurs certains effets du capitalisme, ne se laissant pas du tout impressionner par les promesses révolutionnaires de ce discours. J'en prendrai un premier exemple, issu de l'entretien qu'il donna en 1974 au journal italien *Panorama*. Alors que la journaliste lui lance : « Les tabous sont tombés, dit-on, le sexe ne fait plus peur », Lacan rétorque : « La sexomanie galopante est seulement un phénomène publicitaire [...]. Que le sexe soit mis à l'ordre du jour et exposé à tous les coins de rue, traité de la même façon que n'importe quel détersif dans les carrousels télévisés, ne constitue absolument pas une promesse d'un quelconque bénéfice. Je ne dis pas que ce soit mal. [...] Ça ne sert pas à soigner les angoisses et les problèmes singuliers. Ça fait partie de la mode, de cette fausse libération qui nous est fournie comme un bien accordé d'en haut par la soi-disant société permissive. Mais ça ne sert pas au niveau de la psychanalyse <sup>2</sup>. » Voilà un petit commentaire qui, sur la question de la modernité, me paraît exemplaire à plusieurs égards.

Nous savons en effet qu'en ces années 1970 l'espoir d'une révolution sexuelle animait la jeunesse. Et nous voyons ici que Lacan ne mésestime pas les progrès sociaux que cette révolution sexuelle, telle qu'espérée à l'époque, aura pu apporter. « Je ne dis pas que ce soit mal », énonce-t-il

ici. Sauf que, pour le psychanalyste, poursuit-il, la question n'est pas là. Dans tout ce qui se produit là, dans tous ces changements sociétaux, rien ne sert à la psychanalyse. Il y a à cela une raison précise : rien ne viendra consoler le sujet névrosé de la castration et de son effet, l'inexistence du rapport sexuel. Du point de vue psychanalytique, il n'y a donc pas, il n'y aura jamais, de libération du sexe. Il n'y a pas de libération de ce réel de la castration, qui fonde la « peur de ne pas comprendre <sup>3</sup> » de la névrose.

Il y a donc là, pour la psychanalyse, quelque chose qui ne changera pas. Aussi, pas de quoi s'enflammer. Pas de quoi s'enflammer, au sens du fantasme. Et pourtant, le névrosé est bien celui qui, sur le sujet de la modernité, s'enflammera très vite autour de ce point où tout pourrait changer, que ce soit pour le rêver ou pour le craindre. Et d'ailleurs, que tout puisse changer, n'est-ce pas là une autre façon de formuler la rencontre de la jouissance, avec ce que celle-ci peut convoquer comme affects d'espérance ou d'angoisse ? Qu'il peut être jouissif de rêver, ou de (se) faire peur, à l'idée que tout puisse changer.

À cet égard, revenons alors à la position de Lacan. Je viens d'indiquer l'un de ses principes, fondés sur la structure et non sur une vision fantasmée du monde. Puisqu'il n'y aura pas de libération du sexe, la psychanalyse n'a pas à verser dans les fausses promesses, lesquelles enliseront le sujet dans son impuissance, plutôt que de lui permettre de faire avec l'impossible du non-rapport sexuel. Mais aussi, le psychanalyste n'a pas à attiser les peurs... du lendemain. Nous savons en effet comment le maniement de la peur peut être une stratégie politique, notamment à l'endroit de la jeunesse pour gagner son soutien. Lacan l'aura commenté, ajoutant que ce maniement de la peur de la jeunesse, qui le mettait en rage, était quelque chose de « répugnant <sup>4</sup> ».

Donc je résume : puisqu'il n'y a pas de rapport sexuel, puisque la castration est structurale, le psychanalyste n'a pas à participer, ni à se laisser impressionner, par la peur des bouleversements à venir, cette peur que tout change. J'en déduis que nous gagnerions à préciser les diagnostics de Lacan sur la modernité, pour ne pas à notre tour verser, qui plus est en son nom même, dans une peur et un catastrophisme généralisés. Lacan lui-même, toujours dans cet entretien, y objecte clairement. Ainsi, s'agissant de la modernité, juge-t-il bon de préciser : « Je ne me range pas parmi les alarmistes ni parmi les angoissés. Gare si un psychanalyste n'a pas dépassé son stade de l'angoisse <sup>5</sup>. »

## L'égarement moderne

Il y a bien, ai-je souligné, les effets graves, très graves, qu'il attribue au discours capitaliste, dont la montée du racisme, de la ségrégation, que nous voyons malheureusement vérifiés chaque jour sur nos écrans. Autant d'effets donc, qui touchent au lien social et à son effritement. Mais pour autant, trouvera-t-on chez Lacan une seule indication concernant une modification, du fait de la modernité, du réel du sexe et de son répondant dans l'inconscient ?

Je laisse pour lors la question ouverte, pour préciser plutôt ce que nous trouvons très tôt dans son enseignement. À savoir un diagnostic précis, sur lequel il reviendra à plusieurs reprises. Le discours capitaliste se définit d'une mise au rancart du sexe, c'est-à-dire d'une tentative de forclure, dans le symbolique, la castration. Ainsi avance-t-il dans son séminaire intitulé *Le Savoir du psychanalyste* : « Ce qui distingue le discours du capitalisme est ceci – la *Verwerfung*, le rejet [...] de la castration. Tout ordre, tout discours qui s'apparente du capitalisme laisse de côté ce que nous appellerons simplement les choses de l'amour. » Et d'ajouter : « C'est bien pour ça que [...] la castration a fait enfin son entrée irruptive sous la forme du discours analytique <sup>6</sup>. » Il y a donc dans le discours capitaliste une tentative de forclure la castration, laquelle ne se laisse pas rejeter si facilement, au point qu'elle aura fait retour, « entrée irruptive » dit ici Lacan, dans l'invention de la psychanalyse. Voilà qui suffirait déjà à relativiser un peu l'idée que le capitalisme mettrait fin à la castration. Nous voyons en effet ici apparaître une thèse différente : il y a cette tentative de forclusion, mais à quoi répondra le retour de la castration dans le réel des symptômes. Raison pour laquelle il y a eu l'invention de la psychanalyse.

J'en déduis deux autres remarques. Premièrement, nous voyons ici s'éclairer en quoi le discours capitaliste peut affecter le lien social. Qu'est-ce donc en effet que la castration, sinon aussi la possibilité de faire lien ? Lacan y aura souvent insisté, et notamment sur les choses de l'amour. Je ne peux ici le démontrer, mais la thèse est claire : la castration est ce qui conditionne la possibilité de l'amour. Ce qu'il nommera encore le « médium de la castration <sup>7</sup> » est ce qui permettra à chacun des deux partenaires, quel que soit son sexe, de « trouver sa place dans la relation dite génitale <sup>8</sup> ». Dès lors, à forclure la castration, qu'aurons-nous ? À l'opposé de cette place trouvée, même si elle divise celui qui l'occupe comme homme ou femme, ce qu'il nommera « l'égarement <sup>9</sup> » du sujet moderne, dans son rapport à sa jouissance. Et c'est bien à la mesure même de cet égarement que les sujets pourront alors tenter de situer d'autant plus féroce-ment la jouissance qui

leur manque au lieu de l'Autre. Soit qu'il s'agisse de lui reprocher de nous la ravir, et nous aurons le racisme. Soit qu'il s'agisse de lui imposer la nôtre, et nous aurons alors ce que Lacan nomme « l'humanitarisme <sup>10</sup> de commande <sup>11</sup> », une façon de le tenir pour un sous-développé, pour ne pas le laisser à son mode de jouissance, qui, d'être Autre, nous effraie.

### Tromper son ennui

Voilà pour le lien social. Je passe à présent à la dimension du désir. Ici, Lacan se refuse à être, dit-il, alarmiste. Je voudrais en souligner les raisons, car la démonstration est très précise. Disons d'abord son argument principal : les objets du discours capitaliste ne parviendront pas réellement à forclure la castration, et donc à se substituer à l'objet cause du désir. Autrement dit, l'être parlant ne parviendra pas à être réellement animé par un gadget, quoi qu'il puisse ici espérer, craindre ou entendre dans les promesses publicitaires. Ainsi, Lacan s'interroge dans sa conférence « La troisième », prononcée à Rome quelques semaines avant son entretien à *Panorama* : « Les gadgets [...] gagneront-ils vraiment à la main ? Arriverons-nous à devenir nous-mêmes animés vraiment par les gadgets ? Cela me paraît peu probable, je dois le dire <sup>12</sup>. » « Moi, je ne suis pas très pessimiste. Il y aura un tamponnement du gadget. » Tous ces gadgets, « toutes ces choses qui dévorent, [...] pas de quoi en faire un drame. Je suis sûr que quand nous en aurons assez [...], nous trouverons d'autres choses pour nous occuper <sup>13</sup> ». Il y a donc l'égarement du sujet moderne dans sa jouissance, mais qui le laissera, de structure, toujours animé d'un désir d'Autre chose, selon la formule par laquelle Lacan définit l'« ennui <sup>14</sup> ». C'est bien là d'ailleurs ce que le discours capitaliste manie fort bien, qui proposera justement au sujet toujours d'autres choses à consommer, pour qu'il trompe son ennui. C'est là aussi ce que certains politiques soutiendront, ayant compris que lorsque le sujet consomme, il ne se révolte pas.

Seulement, fait ici valoir Lacan, pas de quoi pour autant s'inquiéter de la permanence du désir, fût-ce dans ce désir d'Autre chose qui fait l'ennui, autant que les révolutions. Je viens d'en indiquer la raison structurale : aucun objet de réalité, fût-il dernier cri, ne suffira à pallier l'objet cause de désir. Dès lors, voilà qui laissera toujours la possibilité, si tant est que les psychanalyses eux-mêmes ne se laissent pas duper par les prétentions de ces gadgets, d'offrir au sujet de déchiffrer la part qu'il prend lui-même à cette consommation sans frein qui l'égare. C'est-à-dire les raisons toujours singulières pour lesquelles il se laissera... dévorer, emmerder, fasciner ou commander par les objets qu'il consomme.

## Lacan, ni alarmiste ni pessimiste

Pour continuer de le démontrer, je reprends la phrase citée plus haut, et la poursuis. « Je ne me range pas parmi les alarmistes, énonce Lacan, ni parmi les angoissés. Gare si un psychanalyste n'a pas dépassé son stade de l'angoisse. C'est vrai, il y a autour de nous des choses horripilantes et dévorantes, comme la télévision <sup>15</sup>, par quoi la plus grande partie d'entre nous se trouve régulièrement phagocytée. Mais c'est seulement parce que des gens se laissent phagocyter, qu'ils vont jusqu'à s'inventer un intérêt pour ce qu'ils voient <sup>16</sup>. »

Je souligne cette expression : le sujet *se laisse*... phagocyter. Elle nous permet en effet de poursuivre la démonstration. Que dit-elle ? Premièrement, elle renvoie directement à la logique de la pulsion. Lacan y insistait déjà à Rome, quelques semaines plus tôt. L'être parlant se laissera attraper par les agapes modernes, selon la voie des pulsions. Autrement dit, les objets plus-de-jouir en toc que produit le discours capitaliste ne vaudront que par les satisfactions pulsionnelles qu'ils permettent, *via* les quatre objets pulsionnels. Par le regard, donc, mais pas seulement, par la voix, l'objet oral ou anal aussi bien. Aucune raison en effet, me semble-t-il, de faire de l'un ou l'autre de ces objets le dernier mot de la modernité. Mais de quoi y retrouver plutôt la liste limitée des pulsions, ainsi que leur dimension dévoreuse qui, tel Pacman, ne cesse jamais de se satisfaire. Et c'est pourquoi Lacan ici aussi insistera sur la raison structurale pour laquelle il n'est pas alarmiste. Il y aura toujours la possibilité pour le sujet d'interroger pourquoi il se laisse... Ainsi, les gadgets, « ça nous mange, mais ça nous mange par l'intermédiaire de choses que ça remue en nous. Ce n'est pas pour rien que la télévision est dévoreuse. C'est parce que ça nous intéresse, tout de même. Ça nous intéresse par un certain nombre de choses tout à fait élémentaires, que l'on pourrait énumérer, dont on pourrait faire une petite liste. Mais enfin, on se laisse manger. C'est pourquoi, dit Lacan, je ne suis pas parmi les alarmistes ni parmi les angoissés <sup>17</sup>. »

Mais alors pourquoi donc le sujet se laisse-t-il dévorer par les gadgets ? Pour y trouver une satisfaction pulsionnelle. Mais encore ? Pour ainsi espérer pouvoir contourner la castration. Le sujet se laisse intéresser par les offres à jouir contemporaines dans la mesure où il feindra de trouver, dans telle ou telle incarnation de ces objets, toujours la même chose, le phallus comme objet. Or ici, rien de nouveau. Nous y retrouvons en effet une logique maintes fois décrite par Lacan. J'en rappelle brièvement le principe. Premièrement, du fait de la castration, le phallus sera un signifiant, non un objet. Dès lors, il n'y a pas de pulsion génitale, et donc pas de rapport



sexuel. Il n'y a pas l'objet qui permettrait au sujet d'atteindre l'Autre, et de trouver dans cet Autre son répondant. À défaut, le sujet substituera alors à l'Autre l'un des objets de la pulsion. Et c'est au titre de cette substitution que ces objets pourront être désirés et demandés à l'Autre. Simplifions, là où le sujet ne pourra donner ni recevoir de l'Autre le phallus manquant qui aurait assuré le rapport sexuel, il y substituera l'un ou l'autre des objets de la pulsion. Et c'est pourquoi Lacan, dans son séminaire *Encore*, peut en déduire que le véritable « partenaire <sup>18</sup> » du sujet sera non pas l'Autre, mais l'une des guises des objets pulsionnels.


Ainsi, quel était l'espoir du sujet moderne ? Non seulement celui de pouvoir trouver dans ces objets gadgets des incarnations des objets de la pulsion, mais celui de pouvoir trouver ainsi son répondant, son partenaire. Nous tenons alors la raison précise pour laquelle Lacan n'est pas pessimiste. Puisque jamais la pulsion et ses quatre guises d'objets ne suffiront à pallier la castration, et donc le non-rapport sexuel <sup>19</sup>, le sujet marié à son iPhone ne retombera pas moins sur son manque. Son iPhone dans la poche, il retombera, quoi qu'il espérât, sur le fait que le phallus n'est pas un objet, mais le signifiant d'un manque d'objet qui objecte au rapport sexuel. Dès lors, le vrai partenaire continuera de manquer. Et c'est pourquoi Lacan en viendra à comparer ces gadgets à ce qu'il nomme une fausse femme. Soit, en chacun des cas, la fausse promesse de l'objet pulsionnel, à vouloir remplacer l'objet phallique qu'il n'y a pas. Conclusion logique : les gadgets ne manqueront pas à leur tour de faire symptôme. « Nous n'arriverons pas vraiment à faire que le gadget ne soit pas un symptôme, car il l'est pour l'instant tout à fait évidemment. Il est bien certain qu'on a une automobile... comme une fausse femme <sup>20</sup> ; on tient absolument à ce que ce soit un phallus, mais ça n'a de rapport avec le phallus que du fait que c'est le phallus qui nous empêche d'avoir un rapport avec quelque chose qui serait notre répondant sexuel. C'est notre répondant parasexué, et chacun sait que le "para", ça consiste à ce que chacun reste de son côté, que chacun reste à côté de l'autre <sup>21</sup>. »















Je reviens alors sur la conclusion que Lacan en tire. « Moi, je ne suis pas très pessimiste. Il y aura un tamponnement du gadget <sup>22</sup>. » Tous ces gadgets, « toutes ces choses qui dévorent, [...] pas de quoi en faire un drame. Je suis sûr que quand nous en aurons assez [...], nous trouverons d'autres choses pour nous occuper <sup>23</sup> ». Où nous retrouvons l'ennui, ce désir d'Autre chose. Je viens alors de souligner comment ce désir d'Autre chose pourra également s'ébruiter par le symptôme. La question concerne donc les psychanalystes eux-mêmes : sauront-ils se sentir suffisamment concernés par les effets du discours capitaliste sur le lien social, sans pour autant se











laisser impressionner par le pouvoir de ces gadgets ? En d'autres termes, sauront-ils continuer à croire à l'inconscient ? Il faudra pour cela, notait plus haut Lacan, qu'ils aient dépassé leur angoisse. Traduisons trop vite : qu'ils aient assez appris d'elle, pour mesurer le réel de la castration et ne pas le refouler de nouveau. Soit, qu'ils osent se tenir à la hauteur de la position analysante, celle dont le petit Hans, déjà, savait donner l'exemple. Lacan en concluait : « La phobie du petit Hans, j'ai montré que c'était ça, où il promenait Freud et son père, mais où depuis les analystes ont peur <sup>24</sup>. » Et aujourd'hui ?

*Mots-clés : modernité, lien social, pulsion, gadget.*

---

\*  Une version brésilienne de cet article est à paraître dans la revue *Stylus, Revista de Psicanalise*, EPFCL Brasil, n° 33, novembre 2016.

1.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 532.
2.  J. Lacan, « Entretien avec Emilia Granzotto » pour le journal *Panorama*, à Rome, le 21 novembre 1974, inédit.
3.  *Ibid.*
4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 237.
5.  J. Lacan, « Entretien avec Emilia Granzotto », art. cit.
6.  J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 96.
7.  J. Lacan, « Première version de la "Proposition du 9 Octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École" », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 583.
8.  *Ibid.*
9.  J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 534.
10.  Il s'agit d'un terme qui n'est plus en usage aujourd'hui, et qui fut forgé par A. de Musset, pour désigner un sentimentalisme exagéré à l'égard de l'humanité souffrante.
11.  J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 534.
12.  J. Lacan, « Conférence La troisième », *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, inédit.
13.  *Ibid.*
14.  Cf. aussi sur ce point J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 414 : « Quand on n'y sait plus à quel saint se vouer [...], on y achète n'importe quoi, une bagnole notamment, à quoi faire signe d'intelligence, si l'on peut dire, de son ennui, soit de l'affect du désir d'Autre-chose. »

15.  Aujourd'hui Internet, faisant à son tour écran.
16.  J. Lacan, « Entretien avec Emilia Granzotto », art. cit.
17.  J. Lacan, *Le Triomphe de la religion*, Paris, Seuil, 2005, p. 95.
18.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 114.
19.  Cf. sur ce point J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 528.
20.  Je note au passage que, dans cette démonstration, Lacan prend appui sur la logique de la perversion polymorphe du mâle. D'où la question qui ici pourrait s'ouvrir, concernant les rapports du pas tout aux offres à jouir contemporaines.
21.  J. Lacan, « Conférence La troisième », art. cit.
22.  J. Lacan, *Le Triomphe de la religion*, op. cit., p. 95
23.  J. Lacan, « Entretien avec Emilia Granzotto », art. cit.
24.  J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 528.

---

# Bulletin d'abonnement

## au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

---

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version : ☐ NUMÉRIQUE 30 €  
☐ PAPIER 80 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

### Vente des *Mensuels* papier à l'unité

- ☐ Du n° 4 au n° 50, à l'unité : 1 €
- ☐ Du n° 51 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €
- ☐ Prix spécial pour 5 numéros : 25 €
- ☐ Numéros spéciaux : 8 €
  - n° 12 - Politique et santé mentale
  - n° 15 - L'adolescence
  - n° 16 - La passe
  - n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation
  - n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse
  - n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

### **Frais de port en sus :**

1 exemplaire : 2,50 € – 2 ou 3 exemplaires : 3,50 € – 4 ou 5 exemplaires : 4,50 €  
Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :  
EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :  
[www.champlacanianfrance.net](http://www.champlacanianfrance.net)